**CHRISTOPHE BOURSEILLER « DOSSIER TROCCHI »**

**éditions La Table Ronde, 2023, 144 pages, 16 €.**

L’acteur Christophe Bourseiller, par ailleurs journaliste et historien, est surtout un écrivain dont les investigations dans ses recherches des faits ne nuisent en rien à la qualité littéraire. La fluidité et l’immédiate accessibilité du récit rendent très attractif son dernier livre au titre qui pourrait figurer sur le bureau d’un juge d’instruction : « Dossier Trocchi ». Et si effectivement, ce livre se lit comme l’on suivrait les pièces d’un dossier d’un homme à juger, avec la même implacable précision dans les faits marquants d’une vie, il est en creux un regard porté par l’auteur lui-même sur ce personnage du magnifique raté que fut Alexander Trocchi (1925-1984).

Aucun faux-semblant. La fascination qu’exerce cet écrivain (qui aurait pu mieux marquer son siècle) sur l’auteur de cette biographie, se révèle maîtrisée par la distance critique avec laquelle il se souvient de ses propres passions et égarements artistiques de sa jeunesse. Trocchi fut le gourou secret de l’underground qui voulait mettre à bas les valeurs dominantes. Né à Glasgow dans une famille bourgeoise qui a périclité, son père devenu chômeur, il est introverti dans l’enfance et frondeur dans l’adolescence. Sa mère meurt en 1941, le plongeant dans la dépression. C’est à l’armée qu’il va s’endurcir et, déniaisé par une prostituée, il pratiquera sa vie durant l’amour libertin. Chroniqueur littéraire à Paris, il mène une double vie : mari et père de famille et vie dissolue à Saint-Germain. Séducteur invétéré, il finit par divorcer. Il crée la Revue Merlin, sauve le poète Logue à Canet (plage de Perpignan), immigre aux USA où, capitaine d’une barge, il transporte des minerais sur l’Hudson River. Il proclame son goût pour la drogue, épouse Lyn âgée de 21 ans au Mexique où il essaie la mescaline et le peyotl. Résidant ensuite à Los Angeles il fréquente la *beat generation* et Jim Morrison. En 1957, drogué, amoral et révolté il est l’archétype du situationniste de « L’Internationale Situationniste » dont Guy Debord est le chef. Ces « aventuriers du quotidien » veulent transmuer leur propre vie en œuvre d’art. Ils se veulent révolutionnaires professionnels dans la culture. Dans la panade, Trocchi gagne Las Vegas où il demande à Lyn de faire le trottoir. De retour à New York, Lyn lui donne un fils. Devenu mercenaire de la plume, il signe un contrat pour la publication de son livre « Cain’s book » (Le livre de Caïn) qui paraît en 1960. C’est une autofiction, une ode à la drogue. Arrêté pour deal dans le Bronx puis une deuxième fois pour vente à une mineure, il risque la peine de mort. Se piquant devant les caméras d’une télévision, il devient l’incarnation satanique de la dépravation. Alors que Lyn est arrêtée, lui s’enfuit au Canada où le reçoit Leonard Cohen. Il abandonne sa femme et son fils et revient en Ecosse. Essayiste situationniste il s’oppose à la revue D’Edgar Morin. Debord élabore « la société du spectacle » : acteurs malgré eux, les hommes doivent se libérer de toute entrave. « Le spectacle est le visage contemporain de l’idéologie ». Trocchi crée « Sigma » sa carte de visite qui n’est qu’une baudruche vide. Il se lie d’une amitié de parias avec Ginsberg. La popularité de la poésie est telle en 1965 que 7000 personnes assistent au Royal Albert Hall à un récital de poésie Ginsberg-Trocchi. Mais rien n’est plus répétitif qu’une révolution permanente. Trocchi devenu bouquiniste reconnu à Londres voit sa femme Lyn mourir à 35 ans d’une hépatite et son fils Marcus d’un cancer des poumons à 18 ans. Lui meurt en 1984 à 58 ans d’une pneumonie après une opération d’un cancer du poumon. « Une comète s’est évanouie dans l’espace après avoir frôlé le soleil ». Son appartement sera incendié volontairement, ses textes partis en fumée. Son autre fils, Nicholas saute du toit de son immeuble à 18 ans. En 1994, Debord se tire une balle de fusil dans le cœur à 63 ans, bouffi par l’alcool et les excès. Debord se revendiquant chef des situationnistes n’avait qu’une idée en tête : contrôler. Contrôler tout, les autres, les publications etc. Cette boulimie frénétique exerce une tyrannie d’exclusion.

Trocchi a-t-il fait comme le prônaient les situationnistes de sa vie une œuvre d’art ? Il a couru après un mirage de liberté absolue. Il a été aimé et admiré de nombreuses personnalités. Mais la vie n’est pas une œuvre d’art.

Cette biographie de Trocchi nous en dit long sur les errements littéraires d’une époque qui n’a jamais su s’affranchir de ses contradictions. Debord qui préconisait la création d’œuvres collectives n’a travaillé qu’à sa propre gloire. Merci à Christophe Bourseiller d’avoir réveillé cette mémoire.